

On défaut de 'na bouna vatse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 14

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188686>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

centres de population, le commerce et l'industrie, en un mot tout ce qu'il y a d'intéressant à dire et à observer sur notre planète y est traité de main de maître. Nous empruntons à cet ouvrage ce remarquable tableau de la grande cité anglaise, tracé d'après les données les plus récentes : « Londres s'allonge sur les deux rives de la Tamise, qui donne accès aux plus grands vaisseaux. Elle abrite quatre millions d'habitants dans près de quatre cent mille demeures. Cette ville, qui n'avait que 959,000 âmes au commencement du siècle, renferme aujourd'hui le neuvième de toute la population du Royaume-Uni, le quatre-vingtième de celle de l'Europe et le trois-cent-soixantième de celle du Globe. Elle a plus de citoyens que la Hollande, qui tint le sceptre des mers ; plus que le Portugal, qui domina l'Afrique et l'Orient ; autant que la Suède, qui a balancé la Russie. La Suisse, avec tous ses monts, ses vallées penchées vers quatre mers, ses quatre langues et ses vingt-deux cantons, compte un million d'hommes de moins qu'il n'en grouille à Londres. Cette ville a plus d'Écossais qu'Edimbourg, plus d'Irlandais que Dublin, plus de Juifs que la Terre-Sainte, plus de catholiques que Rome. Et non seulement elle l'emporte en population sur toute ville, mais son commerce, son activité, ses affaires, sa richesse défient toute rivalité. Ses quatre millions ne sont point quatre millions d'heureux. Nulle part il n'y a tant de misérables sans feu ni lieu, de grelottants et d'affamés ; on peuplerait une puissante métropole avec les pauvres honteux, les filles perdues, les vide-goussés, les piliers de taverne, qui sont les victimes et les fléaux de Londres.

Sans mur alentour, sans obstacles devant elle, Londres absorbe des bourgs, des cités, à mesure que sa mer de briques avance : de là son accroissement formidable ; il s'y bâtit en moyenne près de 11,000 maisons par an, il s'y ouvre 259 rues d'une longueur totale de plus de 72 kilomètres, et « ce n'est plus une ville, mais une province couverte de bâtisses. » Cinq fois aussi grande que Paris, elle n'a même pas deux fois autant d'habitants ; les maisons y sont moins hautes, moins pressées, les palais, les jardins, les parcs y prennent plus de place et l'on y respire mieux qu'à Lutèce ; aussi Londres est-il un des grands casernes moins visités par la mort, malgré l'humidité du ciel, les brouillards de la Tamise, les fumées de la houille, malgré le fleuve impur et nauséabond, en dépit du ventre creux et de la demi-nudité d'un million d'indigents. »

Nous nous plaignons chaque jour de la cherté des subsistances, et il n'est pas rare d'entendre les mécontents dire que la vie est beaucoup plus facile dans les grandes villes de l'étranger, Londres, Berlin, même New-York. Selon les uns, les plus faibles bourses se suffiraient très bien, en Amérique surtout. — Voici cependant quelques prix de la vie à New-York, comparés à ceux que nous considérons comme trop élevés. Une maison bourgeoise, modeste, coûte de 10 à 150,00 francs par an de location. Un appartement dans une des grandes cons-

tructions récemment élevées, vaut de 5 à 10,000 fr. Une famille aux habitudes simples trouverait difficilement à se loger pour 2500 francs. — Comme nourriture, si l'on entre dans un restaurant à la carte et qu'on s'y fasse servir un morceau de gigot, une pinte de cidre et une tasse de mauvais café noir, l'addition monte aussitôt à 7 ou 8 francs. Un détail original, c'est que la viande coûte à New-York le double de ce que vaut, à Londres, la même viande conservée. Une livre de filet revient à 6 francs.

Les pourboires atteignent des proportions fantastiques, Voulez-vous faire apporter vos bottes par le garçon ? donnez-lui un quart de dollar (1 fr. 25), sinon vous êtes mal servi, déconsidéré à ses yeux.

Le faux persil

La semaine dernière, les cinq membres d'une famille lausannoise se trouvaient subitement indisposés, pris de vomissements violents et enfin gravement malades. Le médecin appelé vit là tous les symptômes d'un empoisonnement, quoique rien, dans les renseignements qui lui étaient donnés, ne justifiait cette opinion. Il visita le garde-manger, les casseroles de cuivre, les robinets, etc., sans rien pouvoir découvrir de suspect. Enfin, après avoir interrogé de nouveau les malades, il apprit qu'ils avaient mangé le jour même une soupe aux herbes. Il fut dès lors convaincu qu'il s'agissait d'un empoisonnement par la petite ciguë, appelée encore ciguë des jardins ou *faux-persil*, dont les feuilles découpées la font ressembler au persil, avec lequel il est facile de la confondre, surtout au printemps.

Cette plante étant très vénéneuse et commune dans les jardins et lieux cultivés, il est nécessaire de savoir la reconnaître. Elle se distingue d'abord du persil par l'absence d'odeur, puis par la couleur de son feuillage, beaucoup plus foncé que celui du persil, et enfin par l'odeur d'ail qui s'en échappe lorsqu'on l'écrase entre les doigts. On la distingue en outre par les folioles étroites, au nombre de 3 ou 4, à la base de chaque ombelle.

On défaut de 'na bouna vatse.

Lâi a dè totès sortès dé dzeins dein lo mondo ; kâ tandi que lè z'ons corsont après la mounia et sè passériont mémameint dè medzi et dè drumi se lâi a onna centime à gâgni cauquiè part, dâi z'altro ne sè tsailont pas dé sè déreindzi quand bin lâi arâi on bon coup à fèrè, et ne sè font couson dé rein. Se l'ont on tsai de recoo à sauvâ dè la plidze quand lo teimps bargagnè, ne sè prèssont pas mé po tot cein, et tant pi se reçai tota la rolhie.

L'est dè clia sorta dè dzeins qu'est Pierre Lambin, qu'est on bin bravo hommo ; mâ qu'est pou ardeint à l'ovradzo et on bocon tserropo (çosse sâi de eintrè no). L'avâi on anolhire que n'étâi pas liein d'être à gotta et coumeint lâi faillâi dâo lacé, sè dècidâ dè l'ingraissi po lo boutsi et d'ein atsetâ on outra.

Ye tracé don à la fâirè po vouâiti on âomaille, et

ein sè promeneint su la faire dâi vatsès, on gaillâ qu'èin avâi iena à veindrè, lo criè po lâi bragâ sa bête. Lambin va, la poncenè po cheintrè se le portâvè, lâi bliossè lo couai, lâi tâtè lo livro ; enfin, fâ cein qu'on fâ quand on vâo atsetâ on ermaille, et demândè se l'étâi bouna lacèlire.

— Oh ! po cein, vo paodè comptâ, repond lo gaillâ ; l'èin a quasû dou seillons pè traita ; dix-huit litres per dzo !

— Dix-huit litres ! se fâ Lambin ein s'èin alleint, l'est onna rude gotta.

— Eh bin ! se lâi recriè lo gaillâ que veindâi la vatse, le ne vo convint pas ? Vo z'assuro que l'est portant 'na bouna bête.

— Ne dio pas, se repond Lambin, sein pi sè reveri ; mâ faut trào dè teimps po la traîrè ; et s'èin va ein vouâiti on outra.

Le monsieur qui écrit au café.

Le « monsieur qui écrit au café » est d'autant plus exigeant et atrabilaire, qu'il a conscience d'être un mauvais consommateur. Il sait qu'on le regarde avec défiance, dès qu'il lance la phrase consacrée : « Garçon, un bock et de quoi écrire ! » et il s'insurge d'avance contre le mauvais vouloir probable du personnel du café.

Si le buvard qu'on lui apporte n'est pas copieusement pourvu de papier à lettres et d'enveloppes, si l'encre est épaisse et la plume impossible, ce qui arrive d'ailleurs huit fois sur dix, le « monsieur qui écrit au café » se livre à d'amères récriminations. — « On n'a jamais vu une maison pareille, » grommelle-t-il en bouleversant le buvard et en appuyant rageusement la plume indocile sur le papier, « c'est à dégoûter de venir faire sa correspondance au café. »

Observation que les garçons accueillent au surplus avec un air qui signifie clairement : « Si tu n'es pas content, va écrire chez toi. »

Lorsqu'il a brisé les premières résistances du personnel, lorsqu'il a réussi à faire emplir l'encrier, à se faire donner une plume neuve, le « monsieur qui écrit au café » s'installe et se met à griffonner, tout en humant de temps à autre, le plus économiquement possible, une gorgée de son bock.

Tout en écrivant, il observe ses voisins, et si l'un d'eux, placé trop près, jette involontairement les yeux sur le buvard, il lance à l'indiscret un regard féroce.

Une heure, deux heures se passent ; le « monsieur qui écrit au café » a toujours devant lui sa consommation primitive et ne fait pas mine de la renouveler.

Enfin, il se redresse, lancé un appel retentissant, et lorsque le garçon, la bouche en cœur cette fois, lui dit : Monsieur désire ? le « monsieur qui écrit au café » répond avec emphase : « Un timbre-poste ! »

Après quoi il paie et s'en va, laissant un « pour-boire » de dix centimes, qui représente presque le prix du papier, de l'encre, de la plume....

Ce qui ne l'empêche pas de se dire, de la meil-

leure foi du monde : « Décidément, on a bien tort d'aller faire sa correspondance au café... »

Le dernier des Villaz.

XII

Tout à coup, un pétitement d'étincelles retentit dans la nuit ; les sentinelles, réveillées en sursaut, se précipitèrent hors des casemates où elles avaient l'habitude de se réfugier pendant les soirées trop fraîches, et aussitôt les cris de : *au feu ! au feu !* s'élevèrent de toutes parts.

L'aile droite du château de Romont brûlait. Les flammes s'échappaient avec une violence inouïe, comme d'un cratère, et projetaient sur le ciel de longues traînées sanglantes.

C'était un spectacle magnifique et effrayant à la fois.

Les sons du cor se mêlaient aux appels et aux cris. En quelques minutes, tous les habitants du manoir se trouvèrent dans la cour : les femmes échevelées pressant leurs enfants contre leur sein ; Marguerite et sa mère, se soutenant l'une l'autre, enveloppées dans leur mante, et ouvrant des yeux pleins d'effarement ; le chapelain était aussi là, la tête découverte, les pieds nus, consolant la châtelaine et sa fille éplorée, le gros majordome fou de terreur et pâle comme la mort.

Le comte, une hache à la main, s'élança à la tête de ses gens d'armes. Au milieu du tumulte et de la confusion générale, on parvint cependant à former une chaîne ; bientôt les baquets d'eau passèrent de mains en mains, et arrivèrent par des échelles aux hommes hardis qui avaient grimpé sur le toit.

Heureusement qu'il n'y avait pas de vent ; bientôt le feu diminua ; des tourbillons de fumée noire remplacèrent les flammes.

Mais au moment où l'on se croyait complètement maître de l'incendie, une voix perçante, partant du côté opposé, répéta ce cri lugubre : *au feu ! au feu !*

Cette foule d'hommes d'armes, de varlets, de femmes, eut un nouveau tressaillement d'effroi ; une mortelle angoisse se peignait sur tous ces visages qui interrogeaient anxieusement le ciel.

On voyait de petites flammèches traverser l'air comme des papillons de feu.

— C'est la chapelle qui brûle ! s'écria le chapelain hors de lui. O mon Dieu qui êtes au ciel, venez à notre secours !

Et, disant cette prière, il tomba à genoux, les mains jointes.

Avant que les échelles fussent placées, le clocher entier flambait ; on eût dit un immense jet de feu retombant en pluie d'étincelles.

Il fallait préserver le château qui était adjacent ; quelques hommes montèrent sur son toit. Comme ils se tenaient aux saillies d'une lucarne, le plus gros, se tournant soudain vers un de ses compagnons, lui dit à l'oreille :

— Je ne sais si je rêve, mais il me semble apercevoir là-bas, derrière la quatrième cheminée, quelqu'un qui se cache.

— Tu as raison, répondit-il, je distingue une tête... une grosse tête...

— Si c'était l'envoyé de Satan qui a secoué sur nous les flammes de l'enfer ! Tu diras ce que tu voudras, Jacques, mais des incendies qui éclatent ainsi l'un après l'autre, c'est bien singulier. Il y a quelque chose là-dessous. Moi, je dis qu'il faut qu'on ait mis le feu...

— Jésus ! Marie !... tu pourrais bien ne pas te tromper... car depuis quelque temps il se passe des choses